

à propos des spectacles de la Cie...

A voir !

A propos du spectacle "LA VALISE VIBRANTE" - Le Journal de Liège - novembre 2012

Depuis des années, ce duo (le plus chaloupé de la scène poétique de France !!!), démonte les textes de Nicolas, les absorbe et les recompose en musique et en voix ; à voir !

Chapeau, comme disent les Français !

A propos de DELAGARE & CIE - Suplimentul de Cultura (Roumanie) - juillet 2012

lien : http://www.gareautheatre.com/_pdf/articleroumanie.pdf

Une des plus belles mises en scène de Duras

A propos du spectacle "LA MALADIE DE LA MORT" - Patrick Sourd, Nova mag - mars 2001

Une des plus belles mises en scène qu'il nous ait été donné de voir du texte de Duras. Tout se joue ici dans l'entre deux. Minimalisme du texte lu, lyrisme d'un théâtre d'images splendide. Jamais illustratif, Mustapha Aouar ouvre une faille de mystère, arpente le non-dit d'un espace qui sépare deux mondes, celui de l'écrit et celui de la représentation. Duras résonne comme jamais dans ce rêve où tout n'est qu'évocation, chevauchement, croisement et divagation.

Une magie d'effet qui colle au texte

A propos du spectacle "LE NUAGE EN PANTALON" - Cathy Blisson, Télérama Sortir - mars 2005

La lecture de poésie en costume noir avec micro cravate et pupitre sombre, ce n'est pas le style de Mustapha Aouar, directeur-metteur en scène de Gare au Théâtre. Qui revisite Le Nuage en pantalon, du rebelle Maïakovki, des ailes d'anges collées dans le dos et une lampe de spéléo sur le front, accompagné d'un pianiste, d'un "électronique musicien" et d'un régisseur à vue. Plus un robot baladeur qui projette des ombres sur les murs et une multitude d'objets trouvés qui semblent s'animer par la magie d'effets de lumière. Le tout vous donnant l'étrange impression d'assister à un conte surréaliste, au fin fond d'un grenier poussiéreux. Où l'on ne se perd pas tout à fait... mais qui vous colle au texte.

Dit ? le mot est faible.

à propos du spectacle **"À FEDERICO !"** - **Jean-Pierre Thibaudat**, Rue89

[...] un récital de poésies de Garcia Lorca dites, le mot est faible, chantées serait plus juste, bref mises en rythme en chuintements, en murmures et en sanglots par Mustapha Aouar lui-même, non seulement maître des lieux (il préfère qu'on l'appelle "aiguilleur permanent") mais fameux parleur.

C'est fin, intelligent, drôle, populaire

à propos de **"RETOUR DE CHANT"** - **Wendy Bouchard**, Europe 1

... Bien mieux que certains spectacles du IN à Avignon... Bravo !... Et bonne route !

Grande réussite ! Très beau spectacle

à propos du spectacle **"LA MALADIE DE LA MORT"** de Marguerite Duras - Nova Magazine

Un homme paie pour que, chaque soir, elle vienne s'allonger à son côté. S'amorce un dialogue épars et ruiné, au fond d'un hôtel donnant sur la mer, que l'on ne voit pas mais dont on perçoit la rumeur incessante.

On pourrait se demander ce que le théâtre peut apporter à l'écriture de Duras ? La grande réussite de Mustapha Aouar et de ses comédiens, tous excellents, est de nous offrir un spectacle en creux, qui se glisse entre les draps de cette langue pour en souligner la force et la finesse, pour en caresser les plis et les replis.

On pourrait croire qu'il faut aimer Duras (ce que nous sommes quelques-uns à revendiquer) pour goûter à ce très beau spectacle. A l'inverse, ceux qui se croient hermétiques à cette langue trouveront là une occasion magnifique de se laisser envoûter par elle. Subtilement, intimement. « Duras résonne comme jamais dans ce rêve où tout n'est qu'évocation, chevauchement, croisement et divagation. »

Chuchoteur... sa voix simple cache des profondeurs

à propos du spectacle **"LA MALADIE DE LA MORT"** - *Hier, je me suis tu...* - mai 2002

La lévitation selon Duras. Sur le lit, un drap. Sur le sol, ce même drap. Et sur les gradins, toujours ce même drap. Nous voilà en prise directe avec les acteurs. Ce drap est le fil conducteur entre leurs émotions et nos ressentis. Une femme nue, parfaite parce que nue. Un homme vêtu, beauté lisse. Et puis, un chuchoteur. Le décor, planté, nous immerge dans l'intimité mais le texte, bien plus que les images et les postures, fait force de loi. Le phrasé, sous ses allures de simplicité, cache des trésors de profondeurs. (...) Les mots nous atteignent, nous transportent, nous bousculent et ne nous lâchent plus.

La boîte, le récit, cette présence... c'est très beau !

à propos du spectacle **"POUR TOUT BAGAGE"** - **Diane Scott**, Regards - avril 2003

"Culture - Qui dira quoi aujourd'hui ?" / Entretien avec Mustapha Aouar

Pour tout bagage, créé en novembre 2002 et repris en février dernier, est retravaillé pour novembre 2003. Il s'agit d'une suite de trois installations. Chaque installation associe une boîte de deux mètres sur deux, une femme et un récit qu'elle a fait de sa vie et qui a été enregistré. Chaque femme est présente, assise dans sa boîte, et atteste en quelque sorte sa propre voix-off. Ces principes de travail - la boîte, le récit enregistré, "l'acte de présence" - sont très beaux. La présence de la personne à chaque récit est d'autant plus intéressante qu'elle court-circuite l'association à laquelle la culture médiatique nous a habitués, de la vérité et de l'anonymat, de l'intimité et de l'effraction. Ici, ce n'est pas le masque, comme à la télévision, qui authentifie la parole, c'est au contraire la pleine présence des gens. Cette caution de la personne, silencieuse, assise, simple, pour sa propre voix est une très belle idée. Elles savent que la parole sera publique. Ce qui, du coup, intéresse le théâtre, car elles s'adressent à nous. Il y a là la définition d'un espace public. Et le fait qu'elles soient là en fait quelque chose qui est nécessairement de l'ordre de la représentation. Nulle illusion de réel pur, il s'agit d'installations qui travaillent.

Ces trois "boîtes" se donnent d'ailleurs autant comme un spectacle que comme un principe de travail théâtral, puisque le metteur en scène Mustapha Aouar voudrait que d'autres artistes se saisissent de ce dispositif pour "inventer" à leur tour d'autres boîtes. « Ce que j'aimerais, c'est que cela devienne la possibilité d'une résidence et d'une co-production minuscule avec un metteur en scène invité. De manière que, si c'est un cheminement intéressant, qui peut être emprunté par d'autres, cette proposition des boîtes puisse accompagner annuellement la manifestation. » Car Gare au Théâtre organise chaque mois de novembre depuis deux ans les Rencontres des Théâtres du Réel où sont présentées des propositions théâtrales liées à ces recherches.

Quels enjeux, à la fois au niveau de la représentation, de la réception, de l'époque, pour ces théâtres du réel ?

Mustapha Aouar : Un journaliste, qui est venu voir le travail, disait que ce n'était pas du théâtre. Il avait une notion précise de ce qu'est le théâtre, comme si le théâtre était une chose convenue. Et si pourtant c'était de l'écriture ? Il s'agit d'établir un retour immédiat au quotidien. Ces femmes sont des personnes comme tout le monde. Quand on parle entre gens de théâtre, on est dans des notions de chef-d'oeuvre, comme s'il était fait pour être vu dans 300 ans. Cette recherche nous mène à nous couper d'une masse considérable de gens. Pourtant c'est un art essentiel. On est dans une époque d'une extrême communication, et c'est là où le théâtre surgit et doit être entendu comme une chose essentielle. Parce qu'il est finalement une chose très archaïque : ce sont des gens qui parlent à des gens dans un temps donné. Au sein de la Cie de la Gare, on essaie de casser l'attitude qui consisterait à être dans un rapport de consommateur au monde, par les relations de travail que nous établissons, en cherchant à établir l'échange là où il y a de la communication.

[...] Le réel est souvent tragique, au sens où dans les tragédies, les contes, les épopées, ce sont les gens qui se

racontent, qui trouvent les repères. Je crois que le quotidien peut être magnifique. Quand on gratte le réel, on se dit que ce n'est pas intéressant, qu'on va au théâtre pour rêver, pas pour se retrouver, parce que les gens ne se sentent pas bien, pour beaucoup de raison. Mais se retrouver, c'est retrouver les autres. C'est se transformer. C'est important de retrouver le réel. C'est ce qui me plaît. Depuis un certain nombre d'années, il y a des gens qui ont envie de quitter le terrain du théâtre que l'on connaît. Ça correspond à un questionnement, sur l'utilité notamment.

[...] En revenant à des choses du quotidien qui rendent compte des faits marquants d'une vie, c'est une façon de raconter l'Histoire de manière plus dense et plus proche de nous. On a tendance à speculariser l'histoire, comme si ces événements étaient détachés de nous. De coup, ça nous détache des événements historiques que l'on vit aujourd'hui.

[...] Dans une situation de contrainte artistique extrême, il y a des milliards de possibilités. On peut poétiser un espace, on l'ouvre alors vers un inconnu. On n'explique pas, on ne donne pas de leçon, mais on partage une chose. C'est ça qui est bien, d'arriver à partager une parole simple et de la poétiser par cette installation particulière. C'est un peu comme un travail de plasticien qui consisterait à aller chercher un morceau de bois brut, arrondi par les cailloux et la mer. On a une forme qu'on trouve superbe parce que l'oeil l'isole tout à coup et qu'on la place dans un éclairage particulier.

Finesse et intelligence

à propos du spectacle **"LA MALADIE DE LA MORT"** - **J. O. Durand**, directeur du Théâtre d'O, Montpellier

Amis,

Je suis heureux d'avoir terminé mon chemin au Théâtre d'O avec vous.

Merci encore pour ce spectacle qui, avec finesse et intelligence, replace à la fois le texte et les comédiens au coeur du plateau, loin des effets, loin de la redondance, pour nous prendre la main jusqu'à l'essentiel : comment transformer La Maladie de la mort en désir de vivre.

Merci à vous.

Pudeur, douceur et sensibilité

à propos du spectacle **"POUR TOUT BAGAGE"** - **Gilles Cuche**, metteur en scène - Une lettre

J'ai aimé le spectacle.

La pudeur, la douceur, la sensibilité avec laquelle vous avez littéralement "mis en scène" ces femmes, m'ont profondément touché. Ce n'est qu'à la sortie que j'ai pu lire en parcourant votre dossier de presse, qu'il s'agissait de vos proches... l'acte n'en est que plus beau.

Vous avez su rendre leur parole vivante et vibrante et à travers cette restitution, rendre au spectateur le récit de sa propre vie. Car finalement, nous sommes tous des êtres remarquables, n'est-ce-pas ?

Mes yeux s'emplissent de larmes

à propos du spectacle **"LA MALADIE DE LA MORT"** au Globe-Théâtre de Bordeaux

Esseulée dans ce drap blanc, j'écoute la voix profonde et douce du conteur qui nous guide dans les méandres des sentiments humains, à travers le souffle du vent et les orages de la mer. C'est tellement agréable que je ferme les yeux... Je les ouvre et le spectacle de deux corps qui se cherchent, s'enlacent, se quittent (l'expression même de la beauté), me submerge. Ce corps féminin écartelé par le questionnement, la peur, la jouissance - tout ce dont est faite la vie - en face d'un corps masculin impuissant qui voudrait essayer, savoir ce qu'est la vie, le désir, l'amour... Tant de questions se bousculent en moi... J'admire la poésie de ces deux corps, vivant et s'exprimant devant moi dans cette intimité si profonde que mes yeux s'emplissent de larmes.

Un régal, voilà ! À la fin je suis resté rêveur...

à propos du spectacle **"ENVERS ET CONTREBASSE"** - Léo, un spectateur de la première

Un régal. Voilà.

J'ai ri, j'ai été ému, j'ai vu des rues, des paysages, des hommes et des femmes, j'ai assisté à des morceaux de vie, des tragédies, des comédies, des farces, des moments de grisaille et des moments d'éclat. Et tout ça grâce à des poètes et à deux zigotos (un récitant et un contrebassiste) qui y croient, qui y vont. Et à la fin, je suis resté rêveur. Peut-on demander plus à un spectacle ?

L'Endroit sensible du Détours de Chant

à propos du spectacle **"DÉTOURS DE CHANT"**

Isabelle Esposito (metteur en scène) : Je monte les escaliers, je m'assois. Sur la scène un bric-à-brac savamment organisé. Des grosses bouteilles de verres, trois aspirateurs, des ampoules colorées genre flonflon de bal posées à même le sol, au fond de l'espace une statue imposante à côté d'un rideau kitsch en lamelle de plastic. Impression de morceaux d'univers posés là, ou, comme il s'agit de théâtre, de bouts de décor.

Un homme arrive, s'assoit. Commence à parler tout bas dans un micro. Il a la voix éraillée. Timbre à la Charlélie Couture. Deux hommes avec leurs guitares l'accompagnent, une femme énigmatique fait son apparition et se met à peindre sur une grande feuille blanche. J'écoute ces mots susurrés. Cela parle de la pluie, des gouttes de pluie qui roulent sur un carreau, et tout l'espace se fait nostalgie. Cela parle du soleil mais la nostalgie est toujours là, comme ancrée dans l'espace. Et puis il y a ce trouble qui me saisit car l'acteur que je vois devant moi est Mustapha Aouar. Je le connais depuis longtemps, comme metteur en scène, comme directeur de lieu. Et là, sur scène, je ne le reconnais pas, comme si le fait d'être à "l'endroit du sensible" brouillait les repères.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il faut un sacré courage pour « faire l'acteur » quand on est directeur d'un lieu, qu'on est, qu'on le veuille ou non un homme public. Car il m'apparaît soudain qu'il y a comme une impudeur à être acteur, à laisser voir sa sensibilité. Et je pense comme un éclair qu'il y a comme deux postures

différentes, presque antagonistes - entre acteur et directeur de lieu - qui normalement font que peu de personne osent passer de l'un à l'autre. Et ce que je vois là sur scène, me trouble, car je vois « un homme qui pleure », un homme qui crie, un acteur qui n'a pas peur de parler de la douleur. Et je continue à me laisser bercer par ces mots envoûtants. Mes oreilles sont à l'affût en écoutant cette magnifique histoire de poète qui s'ennuie au bureau, ou cette chanson de Piaf complètement déstructurée. Cela se termine sur des paroles d'amitié. On sent que les mots que Mustapha dit le touchent, et l'on est touché, tout simplement.

Un jeune poinçonné : J'ai trouvé qu'il ne se forçait pas à être comédien mais qu'il était très, très humain avec le public et ses partenaires mais sans tomber dans certaines formes d'interaction limite prostitution. Il a bien géré son public et le côté improvisation parfois, la musique. [...] Il y a eu une intelligence d'écriture scénique.

Par contre je n'ai pas beaucoup aimé le fait que ce soit si chargé d'éléments dont j'ai essayé de comprendre la présence. Je n'arrivais pas vraiment à les sentir, sans même aller jusqu'à les comprendre mais déjà les sentir. Mais tout de même, j'ai eu beaucoup de plaisir.

Une belle énigme poétique et politique

à propos du spectacle **“LES PETITES COMÉDIES DE L'ÈBRE”** - **Jean-Luc Paliès**, metteur en scène

Cher Mustapha,

D'abord un grand bravo pour ces petites comédies aquatiques et fort bien mise en valeur par ton sens esthétique et astucieux... J'ai particulièrement apprécié le travail sur le texte de Angels qui outre sa drôlerie, nous entraîne dans une belle énigme poétique et politique aussi. L'Ebre est en effet un des hauts lieux de la résistance de la république espagnole... Dis donc, tu deviens vraiment un virtuose du m2... il y a la loi Carrez pour l'immobilier, on devrait inventer la loi Aouar pour le Théâtre !

Couscous belge

à propos du projet de la **“CARAVANE des PTITES COMÉDIES”** - **Nicolas Ancion**, auteur - 2009

[...] En banlieue parisienne, à Gare au Théâtre, c'était l'accueil bouillonnant de Mustapha Aouar, le type qui a plus d'idées qu'il n'y a de passagers dans une rame de RER aux heures de pointe. Rencontre avec Driss Ksikes, venu en direct de Rabat le jour même, récemment condamné à trois ans de prison avec sursis pour blagues sur le pouvoir au Maroc, et pourtant toujours souriant. Une belle soirée passée à déguster du « Couscous Belge », à lire devant dix personnes, en compagnie de deux guitares et de vin rouge.

Ce n'était que la première étape. La suivante, ce sera une caravane d'auteurs, qui partira de Maastricht vers Rabat, via la Belgique, la France et l'Espagne. Un vrai projet de fous qui laisse des traces pour toujours.

(Si jamais cette histoire se réalise, je vous en reparlerai, c'est sûr).